

Il était une fois Laval

JEAN-LOUIS FORTIN, SARAH-MAUDE LEFEBVRE ET
ANDRÉA VALERIA (COLLABORATRICE), *Gilles Vaillancourt*.
Le monarque, Montréal, Les Éditions du Journal, 2018,
282 pages

Daniel Gomez

Volume 13, Number 2, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gomez, D. (2019). Review of [Il était une fois Laval / JEAN-LOUIS FORTIN, SARAH-MAUDE LEFEBVRE ET ANDRÉA VALERIA (COLLABORATRICE), *Gilles Vaillancourt*. *Le monarque*, Montréal, Les Éditions du Journal, 2018, 282 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(2), 27–28.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Il était une fois Laval

Daniel Gomez
Chef de pupitre, politique

JEAN-LOUIS FORTIN,
SARAH-MAUDE LEFEBVRE ET
ANDRÉA VALERIA (COLLABORATRICE)
GILLES VAILLANCOURT.
LE MONARQUE
Montréal, Les Éditions du Journal,
2018, 282 pages

Du western ! Le décor d'abord : une île, nommée Jésus, dans le Québec des années 1960. Agricole à 80-90 %, collée à la métropole québécoise et constituée d'une quinzaine de municipalités. En 1965, le gouvernement décide d'en faire une ville : ville de Laval. Elle devient vite la troisième cité du Québec. L'argent afflue, beaucoup d'argent : des routes, des ponts, des centres d'achat, des infrastructures communes, de la construction résidentielle pour loger les nouveaux banlieusards. Des acteurs évidemment : entrepreneurs, promoteurs, ingénieurs, des politiciens, des maires surtout. Fait particulier, ils connaîtront tous de longs mandats : trois maires seulement de 1965 jusqu'aux années 2010. Le troisième, Gilles Vaillancourt (1989-2012), a été en plus conseiller municipal de 1973 à 1989. Un « maire à vie » disait-on. Une réputation lavalloise qui transcende les édiles : la magouille, la corruption, le secret. Et la loi du plus fort... Ce scénario rappelle celui des villes du Midwest américain qui sont nées sur la route des pionniers lors de la traversée du continent américain aux siècles passés. Symboliquement, Laval sort de son époque western le 1er décembre 2016 et devient « respectable ». C'est à cette date que Gilles Vaillancourt, le monarque de Laval, est condamné à près de six ans d'incarcération pour toutes sortes de malversations qui lui ont permis durant plus de vingt années d'amasser une petite fortune. Il en a d'ailleurs remboursé une bonne partie.

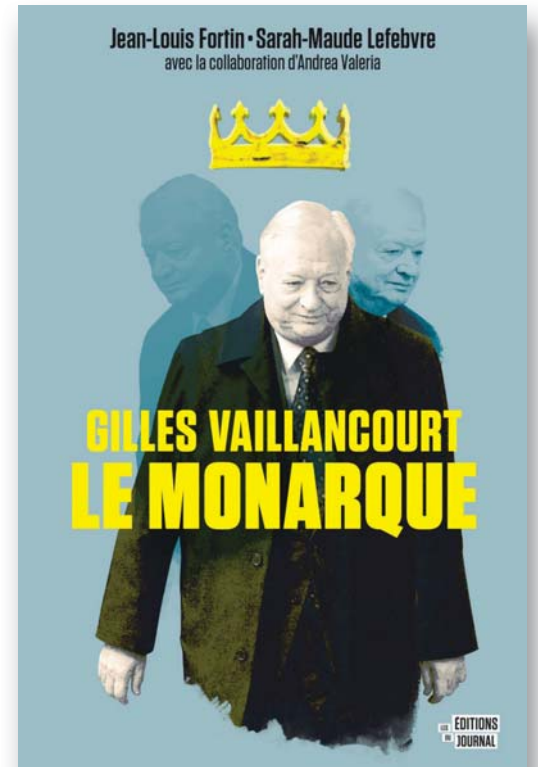
C'est cette saga Vaillancourt que Fortin, Lefebvre et Valeria nous esquissent dans un petit ouvrage de 275 pages qui se lit comme un polar. Même atmosphère que celle du livre sur la corruption à Montréal signé par Lino Zampito, *Le témoin*, (voir *Cahiers de lecture* vol II, printemps 2017). L'ouvrage sent malheureusement le « vite fait ». Les auteurs auraient eu intérêt à faire une dernière relecture pour corriger les répétitions qu'on peut y trouver et mieux uniformiser le tout. Mais, bon, cela n'enlève pas grand-chose au plaisir de le lire et de découvrir les dessous interlopes qui se cachent derrière la courte histoire de cette ville qualifiée de dortoir.

Une grande interrogation obsède le lecteur tout le long de l'ouvrage : comment se fait-il qu'en près de trente années, et plus avec les administrations précédentes, ce système crapuleux ait pu perdurer ? Les auteurs nous disent que tout le monde savait, et que rien ne se faisait. Il y a eu des enquêtes et des rapports, mais sans résultats. Rien pour vaincre l'indifférence ambiante. Une espèce d'omerta.

[...] un homme seul, qui ne vivait que pour et par la politique, contrôlant tout autour de lui et cultivant le secret. [...] Un pur produit du terroir lavallois également : un père commerçant, impliqué socialement, et neuf frères et sœurs qu'il prendra soin de placer dans différents organismes lavallois.

Bien sûr, le phénomène particulier de la création de Ville de Laval, décrit plus haut, contient en lui-même les germes d'un système crapuleux. Mais on ne peut comprendre ce phénomène sans faire abstraction de la personnalité hors du commun de Gilles Vaillancourt. Je n'ai pu m'empêcher de penser à Maurice Duplessis : un homme seul, qui ne vivait que pour et par la politique, contrôlant tout autour de lui et cultivant le secret. Le maire de Laval est lui aussi un personnage dégageant une certaine humilité aussi, « proche du peuple ». Un pur produit du terroir lavallois également : un père commerçant, impliqué socialement et neuf frères et sœurs qu'il prendra soin de placer dans différents organismes lavallois. C'est vraiment un « p'tit gars du coin », un politicien à l'ancienne.

Le livre fait le tour de la nébuleuse Vaillancourt : l'histoire de la création de Laval, la famille Vaillancourt, l'ascension de Gilles, sa chute, sa personnalité, son « système », son incroyable emprise sur la vie politique lavalloise, et même québécoise, l'espèce d'immunité dont il semblait jouir, la crainte qu'il inspirait. Le tout sans oublier évidemment l'ahurissant échec judiciaire pour aboutir, après une trentaine d'années de filouterie, à son emprisonnement. Le maire de Laval, et président de l'UMQ, l'Union des municipalités du Québec, est décrit à la fois comme un tyran et un charmeur. C'est un bourreau de travail. Laval est « sa » ville, il en connaît « par cœur » le mode de fonctionnement. Il contrôle les échevins ; maîtrise tous les dossiers. C'est aussi un manipu-



lateur. Il alterne la carotte et le bâton. Les auteurs ne nous disent pas s'il s'inspire de Nicholas Machiavel, mais ses méthodes s'y apparentent. Il n'a pas une haute estime des fonctionnaires. Il semble même les terroriser. Il est méfiant, très méfiant. Il veut tout savoir de ce qui se dit ou se pense et tout ce qui se fait dans sa ville. Il a des espions partout. Ce sont des gens en général proches de son parti politique, le PRO. Ils sont chargés de lui rapporter les moindres ragots qui circulent dans son « fief ». Une ancienne adjointe témoigne qu'il a toujours utilisé un agenda en papier et que chaque semaine elle avait pour consigne de passer les pages de la semaine à la déchiqueteuse. Impossible alors de savoir qui il avait rencontré la semaine passée. Il semblait régner un sentiment de « paranoïa » au bureau du maire. (p. 128). Il ne faut évidemment pas négliger l'importance du « clan Vaillancourt » dans ce processus de contrôle de la vie lavalloise en général.

Le maire de la ville est craint, mais il est aussi beaucoup aimé. Il cultive l'image d'un homme simple, très proche des citoyens. Il a, par exemple, toujours veillé à garder le plus bas possible le taux d'imposition foncier. Actuellement, on le qualifierait de populiste.

Vaillancourt, c'est aussi un système. Il faut cependant lui rendre justice, le maire n'a rien inventé, car depuis ses origines, en 1965, les allégations de corruption à la municipalité de Laval sont bien documentées. Le système de corruption a commencé sous le régime de Lucien Païement. Le maire Claude Ulysse Lefebvre a conservé la « tradition » et Gilles Vaillancourt l'a sophistiquée. Plus la ville prenait de l'importance, plus le système s'étendait. Les auteurs nous disent qu'à l'ori-



suite de la page 27

gine, même pour obtenir un emploi dans la fonction publique, il fallait verser un pot-de-vin. Il y a eu certes de nombreuses enquêtes sur la corruption à Laval, mais les circonstances firent en sorte que pas une n'a abouti. «L'analyse des contrats octroyés sur une période de cinq décennies laisse à penser que de sa création en 1965 jusqu'en 2013, Laval n'a jamais connu de période où la collusion était absente des contrats de travaux publics» (p. 247).

La particularité des crimes commis par l'administration Vaillancourt tient au fait qu'ils ont été dirigés depuis les hautes sphères de l'administration municipale : directement dans le bureau du maire et des plus hauts dirigeants de la Ville, derrière des portes closes (p. 179). Les enquêteurs estiment qu'une vingtaine de compagnies ont reçu au moins 85 % de tous les contrats de la ville de Laval sous l'ère Vaillancourt. Il fallait payer en argent comptant une «dime» de 2 %. Une bonne partie de cet argent alimentait la caisse du PRO. Les auteurs décrivent avec minutie les méandres du système Vaillancourt de contrats et ristournes en usages à l'hôtel de ville de Laval. La lecture de toute la mécanique donne le vertige. Le commun des mortels peine à imaginer la quantité d'argent qui a

Le maire de la ville est craint, mais il est aussi beaucoup aimé. Il cultive l'image d'un homme simple, très proche des citoyens. Il a, par exemple, toujours veillé à garder le plus bas possible le taux d'imposition foncier. Actuellement, on le qualifierait de populiste.

pu circuler dans des enveloppes ou des valises et dans des endroits les plus insolites. Les nombreux acteurs reliés à ce ballet sont également impliqués dont bien sûr, Tony Accurso. On parle aussi un peu de Lino Zampito. Les entrepreneurs semblent avoir été gagnants puisque les auteurs nous disent que dans les autres villes les marges de profit des entreprises visaient les 10 % alors qu'à Laval elles pouvaient atteindre plus de 30 %. Et les taux d'évaluation foncière étaient très raisonnables pour la grande majorité des citoyens. Somme toute, tout le monde semblait gagnant...

Finalement, après une vingtaine d'années de fraude connues, le monarque est tombé. Il était tellement persuadé de son invulnérabilité que jusqu'à la fin il proclamera son innocence. Finalement, ce n'est qu'à la toute fin de son bref séjour carcéral, lors de son passage devant la Commission des libérations condition-

nelles, qu'il reconnaîtra avoir été aveuglé par le pouvoir, par un grand besoin de reconnaissance, par sa réussite et les succès qu'il obtenait (p. 282). Voulait-il se gagner les faveurs de la commission ou son aveu était-il sincère? Difficile à répondre, le diagnostic correspond cependant bien au personnage. ♦

BERNARD ANDRÈS

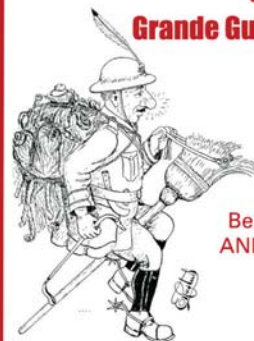
L'HUMOUR DES POILUS CANADIENS-FRANÇAIS DE LA GRANDE GUERRE

Québec, PUL, 2018, 171 pages

Bernard Andrès est un littéraire (romancier) et historien. Dans cet essai, il s'attarde sur ce qu'il nomme : la «Grande Guerre» des Canadiens français (1914-1918). Il veut savoir plus précisément comment l'humour des soldats venus du Québec leur a permis de survivre psychologiquement au conflit dans lequel leur vie était en jeu, conflit qui a mis également leur patriotisme à l'épreuve. Il faut noter d'emblée que l'auteur semble s'être beaucoup inspiré de l'ouvrage : «Les Aventures du brave soldat Svejk», écrit dans les années 1920, pendant la Grande Guerre, par Jaroslav Hasek. Sur le mode de l'absurde et du grotesque, Hasek y relatait les pérégrinations de Josef Chvéik, un Tchèque vivant à Prague à l'époque de cette guerre. Andrès mentionne plusieurs fois cet ouvrage qui connut un succès mondial, tant par ses caricatures que par l'humour absurde de son héros et par sa dénonciation de la guerre. L'essai de monsieur Andrès tourne autour des mêmes thèmes, mais, à mon avis, il y a peu de risque qu'il atteigne, ne serait-ce qu'une petite partie de la notoriété du brave soldat Chvéik.

Le professeur d'histoire soutient, dans ce petit ouvrage, que les soldats canadiens-français, les Piou piou, comme il les nomme, souffraient d'un patriotisme mitigé, pris qu'ils étaient entre l'Angleterre, ancienne puissante conquérante et la France. C'est en partie une «distance ironique» à l'égard de la hiérarchie militaire qui leur a permis de se moquer des brimades et de la mort qui les guettait. Ces «poilus» CF manifestaient plus exactement une forme particulière d'humour, comparativement à d'autres combattants. Cette «constante identitaire» tourne autour d'un sens de la dérision et de l'autodérision. Elle revêt un caractère particulier quand elle se déploie à l'intérieur de son propre camp et que ce sont les supérieurs, ou l'Angleterre, qui en font les frais. Andrès relie cette particularité à une situation coloniale et à l'ambivalence des allégeances des CF, pris entre Londres, Paris et Québec. Pour arriver à ces conclusions, il a exploré ce qu'il nomme le «corpus» de la Grande Guerre, à

L'HUMOUR des Poilus canadiens-français de la Grande Guerre

Bernard
ANDRÈS

partir des écrits de huit auteurs. Il parle ainsi, entre autres, de l'allégeance des soldats, de la langue de communications, du rapport avec la France, du comportement au combat, de réponse aux pressions des supérieurs. Il conclut que les CF réagirent à tout ça par une forme particulière d'esprit de corps, par un type d'esprit : «l'humour armé». Ceci se manifeste par : une distance critique vis-à-vis de la guerre, de la «malice souriante», par l'humour noir du poilu dans les tranchées. C'est une guerre des autres vue d'en bas où chacun a son récit, non pas un grand rire, mais des sourires en coin.

L'auteur se sert ensuite d'un feuilleton de l'époque à caractère pamphlétaire : *Une unité canadienne*, afin d'y receler une forme d'humour plus proche du sarcasme. Ce feuilleton signé était produit par Moïse Ernest Martin et Joseph Lavoie. Les auteurs œuvraient tous deux en milieu hospitalier. Ils se livraient dans leurs écrits à «une suite décousue de pointes et de persiflages, une mosaïque de portraits et de faits divers mis en scène comme des sketches ou des saynètes.» p. 85. Leur humour est plus proche du cynisme. Les caricatures et les textes ont pour vocation d'en découdre avec les autorités qui les ont brimés durant la guerre et qui récoltent les honneurs de celle-ci. Cela sera inséré dans la presse montréalaise, dans l'hebdomadaire *Le Canard*. Tout ceci sous forme anonyme, bien sûr.

Daniel Gomez

Chef de pupitre, politique